

## PRÉFACE

### *Maurice...*

« Radio-Libre » de Maurice de Cheveigné est un livre bouleversant. Je ne comprends pas qu'il ait attendu si longtemps pour être publié<sup>1</sup>. Tout ce qu'il dit est vrai ! Ceux qui aiment les romans ne doivent pas le lire, les autres seront passionnés. Pour moi, c'est un chef-d'œuvre.

Ce fut mon sentiment dans les années 1980, lorsque l'auteur me le fit lire en réclamant mes corrections. Chaque page révèle un passé exceptionnel et terrible à la fin. Mais, jusqu'au dernier mot, c'est la vie qui renaît.

J'ai tort d'écrire le « dernier mot »... Lorsque Cheveigné m'avait confié son manuscrit, je n'avais lu que les 170 premières pages qui concernaient la guerre et la Résistance. Après son arrestation, j'avais abandonné ma lecture : le monde qu'il décrivait ne me concernait plus : j'avais eu la chance de rentrer à Londres avant d'être arrêté !

Aujourd'hui, j'ai relu son texte jusqu'à la fin. Vingt ans après sa mort, j'ai découvert ce que fut le calvaire d'un camarade arrêté et la vie atroce d'un camp de concentration. J'ai honte d'avoir tardé à le lire et j'ai pleuré...

Comme nous tous, Cheveigné était pudique sur son passé. J'ai tort d'en souligner la singularité. Car les plus âgés de mes camarades de la France Libre n'avaient pas vingt ans : un âge où l'on ne raconte pas sa vie. Selon les moments, nous étions tristes ou joyeux, mais ne

---

1. Rédigé dans les années 1980 et achevé seulement quelques semaines avant sa mort, il fut publié sur Internet, par ses enfants en 1991, après sa disparition.

nous confiions jamais. Peut-être parce que c'était l'âge de la jeunesse où, pour exister, nous nous « reprenions » totalement !

En 1941, j'étais devenu officier, mais toujours sans me battre. J'avais été volontaire pour le BCRA<sup>1</sup> d'où l'on était parachuté en France. Après plusieurs mois d'études spécialisées (sabotage autos, locomotives, avions, attaques de sentinelles allemandes, etc.), j'achevais, à Thames Park, près d'Oxford<sup>2</sup>, pour apprendre le Morse. Il y avait une centaine d'élèves de tous les pays d'Europe : simples soldats dans les dortoirs ou officiers dans des chambres. Le sous-sol avait été aménagé en immense salle de cinéma dans laquelle, chaque soir, après sept heures, étaient présentés deux films. Pour ceux qui préféraient les hasards de la liberté (dont j'étais), une camionnette les conduisait à Oxford, proche d'une vingtaine de kilomètres, d'où elle rentrait à 21 heures. C'était l'occasion de dîner dans le « palace » de l'endroit, à l'angle de la place ??, face à une très vieille église entouré d'un cimetière romantique et abandonné.

J'étais arrivé au mois de février, ignorant tout de la radio. Maurice de Cheviigné, qui s'y trouvait déjà, était un virtuose : toute sa jeunesse s'était passée à contacter les « radios libres » du monde entier. Il avait plusieurs correspondants en Chine et c'est la première fois que j'entendis parler de ce pays d'une manière vivante, car il y avait plusieurs correspondants. Après quelques semaines durant lesquelles nous avions sympathisé, un matin du printemps 1942, sa place resta vide au petit déjeuner. Il était parti ! Selon le règlement, il n'avait prévenu personne. Mais je n'oubliai ni son humour ni son charme...

Le temps passa et quatre mois plus tard (fin juillet 1942), je fus parachuté en zone libre et me retrouvai à Lyon : j'étais désigné pour être le radio et le secrétaire de Bidault. Avant de le rencontrer, je devais me présenter à Rex<sup>3</sup> qui était le représentant du Général et le patron en France de tous les Français Libres. Il m'invita à dîner et après l'avoir raccompagné chez lui, me demanda de venir le lendemain à sept heures pour être son secrétaire. Le premier travail qu'il me donna, fut le « décodage » du courrier que je lui avais apporté. Puis, le samedi, il quitta Lyon pour deux jours.

---

1. BCRA : Bureau central de Renseignement et d'Action.

2. Thames Park, château entouré d'un parc de 1.000 hectares.

3. Jean Moulin.

Dans l'après-midi, quand j'eus fini le déchiffrage, je pris le tramway pour me rendre place Bellecour au centre de Lyon : j'avais repéré la librairie Flammarion qui était à l'angle de cette immense place. Toujours curieux des livres, je regardais la vitrine des nouveautés. Lorsque, derrière moi, j'entendis une voix amie : « *Qu'est-ce que tu fais ici ?* » C'était Maurice de Cheveigné ! Je fus gêné d'être reconnu en « mission ». Mais, dans ma nouvelle solitude, la joie de retrouver ce camarade fut la plus forte<sup>1</sup>. « *J'ai du temps libre, je voudrais que tu me conseilles une lecture...* » Personne ne m'avait jamais posé cette question qui était mon bonheur... C'est ainsi que je lui offris mon évangile, les « Thibault » de Martin du Gard. Puis, je pris l'habitude de déjeuner avec lui, d'autant que, quelques semaines plus tard, il devint le radio de Rex.

Au mois de mars 1943, je m'installai à Paris tandis qu'en juin, il rentra à Londres...

Comme c'était la règle, je n'avais aucune nouvelle de lui et ignorais son devenir... La veille de Noël 1943, un radio m'annonça que je devais héberger à Paris un radio et un saboteur qui, parachutés près de Lille, avaient perdu le contact avec leur patron. Je n'avais aucune place pour personne, lorsque que le radio ajouta : « *Ce sont nos camarades de Londres* ». Le soir, je me retrouvai en face de Griès, saboteur, et de mon ami... de Cheveigné !

Quelques jours auparavant, j'avais demandé à rentrer en Angleterre, car les Allemands avaient découvert mes photos d'identité dans un atelier de faux-papiers ! Je voulais couper tout contact avec la Résistance, car je connaissais tous les chefs et leurs états-majors et craignais de parler sous la torture. Je profitai donc de l'offre de Roger Vaillant de partir dans sa villa du Cap d'Antibes. À la mi-janvier, nous partîmes donc, Maurice et moi, accompagnés de *Simone*, un de mes courriers. Pour couper toute filature, nous passâmes une quinzaine de jours là-bas. Puis, Maurice retrouva son patron à Lille, tandis que, sans nouvelle de lui, je quittai la France et rentrai à Londres le 21 mars 1944.

Plusieurs mois après la Libération, en octobre 1944, je retournai à Paris. Bien entendu, nous n'avions aucune nouvelle de nos camarades parachutés et ne les évoquions jamais. Je dus attendre les jours de la

---

1. Après notre parachutage, il nous était interdit, hors du service, de prendre contact avec des camarades d'Angleterre.

Libération pour apprendre qu'il avait été arrêté au printemps 1944 et qu'il était prisonnier en Allemagne.

Lorsque les déportés rentrèrent, j'allai tous les jours à la gare de l'Est pour retrouver mes camarades : mais Maurice n'était pas parmi eux. Je visitai aussi l'hôtel Lutetia, boulevard Raspail, afin de connaître le sort des absents. Un jour, après une de mes visites, en sortant de l'hôtel, je le vis et l'embrassai, tant j'étais heureux de le revoir.

C'était l'été et quelques jours plus tard, il vint habiter chez moi où il resta plus d'un mois. Avait-il changé ? Apparemment non. Je retrouvai l'ami d'autrefois qui aimait rire et séduire. Pourtant un jour, sans m'avoir prévenu, il me quitta. Parfois, j'avais un coup de téléphone : « *Je viens coucher* ». J'ignorai pour combien de jours, mais j'avais compris qu'il faisait partie de ces êtres auxquels on ne doit poser aucune question : surtout celle-ci ! De temps à autre, je recevais de longues lettres : il voulait vivre ailleurs qu'en France (désir que je partageais). Pour vivre à l'étranger, il me proposait chaque fois un lieu différent. Mais, j'étais d'accord sur un point : en 1954, la France n'était plus notre patrie...

Nos rencontres de hasard, ses longues lettres, toujours drôles et charmantes, se poursuivirent au hasard de sa vie. Parfois, il venait coucher à la maison comme si nous ne nous étions jamais quittés...

Quelques années plus tard, il arriva avec une barbe... Je ne dis rien. Mais ce changement le transformait en un homme nouveau. J'habitais alors à Juan-les-Pins, il restait un jour, huit jours ou plus, et repartait brusquement comme il était arrivé. Il me quittait toujours avec son sourire, son élégance, son charme... En tant qu'ancien déporté, il voyageait en train, gratuitement, dans toute la France. Au gré de ses longues lettres, je connaissais des morceaux de sa vie : son amour pour une jeune Anglaise, son mariage avec elle, ses enfants (il eut une fille et deux garçons), ses occupations dans la propriété d'un de nos anciens camarades, puis son séjour au Canada. Enfin son installation au sud de Toulouse, où il acheta un vaste terrain avec une maison en ruines qu'il retapa avec ses enfants. Un, jour il me raconta qu'il élevait des abeilles. Quelques années plus tard, il m'annonça qu'il avait quitté sa famille (ses enfants étaient tous diplômés). Il était installé à Saint-Malo pour vivre seul, dans une chambre sur le port... Le temps passait. Comme toujours, il revenait : pour combien de jours ?... Je l'ignorais toujours avant son départ.

Installé à Bescat, en 1992, c'était le mois de juin, un matin, je reçus une lettre de lui comme il m'en écrivit tout au long sa vie. Mais celle-ci était très brève : « *Quand tu liras cette lettre, je serai mort...* » Il m'expliquait qu'il devait être opéré du cœur (comme je l'avais été deux ans plus tôt). Il refusait cette épreuve et préférait se suicider !

Ce fut pour moi un choc. Je ne comprenais pas qu'un « Lion »<sup>1</sup> puisse renoncer à la vie ! Ce garçon brillant et attachant que j'avais aimé, restait jusqu'à la fin un mystère... C'est pourquoi toute ma vie et encore aujourd'hui, j'attends son téléphone qui m'annonce qu'il vient coucher ce soir...

Je suis heureux que le récit qu'Il écrivit sur « sa » guerre, soit enfin publié. La vie des combattants est un secret : celui de Cheveigné est déchirant.

Daniel CORDIER

---

1. Il était né le 16 août 1920 et moi le 10 août 1920 !